

Méditation

Il y a mille façons d'aborder la mission. Nous avons choisi aujourd'hui de partir du texte du partage des pains, que nous lirons dans quelques instants. Et nous avons choisi de vous interpeler sur ce qu'est la mission en nous éclairant de la réflexion que le DEFAP a menée l'année dernière : missionnaire et /ou humanitaire ?

Missionnaire ou humanitaire ? la question est délicate, la réponse pas facile à trancher. La DEFAP s'est cherché pendant des années autour de ce thème. Enfin, il a décidé d'une voie, je vais vous éclairer dans un instant.

Mais avant de vous parler du DEFAP, il faut que je vous parle de la Cevaa... Car sans la Cevaa, l'Eglise Universelle protestante serait bien pâle et nous passerions à côté de l'histoire missionnaire d'une partie de la planète.

En effet, vous savez qu'au 18^{ème} siècle, le mouvement d'évangélisation tel que nous le connaissons aujourd'hui a pris naissance en Europe et aux Etats-Unis et a été porté par les Anglais, les Hollandais, les Norvégiens, les Allemands, les Français et les Américains. Les Français sont partis nombreux, essentiellement dans les pays qui allaient devenir champs de colonisation. Le lien qu'entretiennent Anglais, Français, Belges et Allemands entre colonisation et évangélisation est tel que, souvent chez nous, il y a un réel malaise : on associe missionnaire et colon, évangélisation et colonisation. Cela n'est pas faux. Mais il ne faut pas non plus généraliser. Je ne m'étendrai pas sur le côté historique de la mission, je vous invite pour cela à lire Le Grand Siècle d'une Mission Protestante, de Jean-François Zorn.

Il est néanmoins intéressant de savoir qu'à la fin du 19^{ème} siècle, la mission en France s'appelait la SMEP (société des missions évangéliques de Paris, créée en 1822) et qu'elle a pris la relève de la LMS (London Missionary Society) dans certains pays évangélisés initialement par les Anglais (par exemple : Madagascar, Tahiti, Nouvelle Calédonie).

Je fais un bond en avant : en 1971, c'est-à-dire moins de 10 ans après la période de décolonisation, plusieurs Eglises protestantes du Sud, et des Eglises protestantes de France, décident de sortir du schéma de fonctionnement qui prévalait en dissolvant la SMEP. Pour simplifier : d'une église mère au Nord et des Eglises filles au Sud, elles sont passées à un système où chaque église a le même poids et toutes les églises sont sœurs : la Cevaa était née. Communauté évangélique d'action apostolique. 35 Eglises protestantes réparties dans 21 pays en Afrique, en Amérique Latine, en Europe, dans l'Océan Indien et dans le Pacifique.

Concrètement, chaque église met en commun ses ressources dédiées à la mission et chaque église profite de ce pot commun en fonction de priorités d'action définies par ces mêmes églises. Bon, l'argent étant souvent la ressource rare dans nos églises, la Cevaa n'échappe pas à cela non plus. Les églises françaises apportent 67% du budget. Alors on peut comprendre que les rapports soient un peu biaisés. Ou que les Français puissent être tentés d'hégémonie dans la Cevaa, ou bien que les églises des autres pays se sentent en infériorité... Je ne suis pas à la Cevaa, je ne sais pas comment cela se passe, mais je peux imaginer des choses. Peut-être serait-il intéressant de faire venir un jour quelqu'un de la Cevaa à Oullins pour nous en parler... En tous cas, je vous invite à lire attentivement le mot du président du

DEFAP, Jean-Arnold de Clermont, à l'AG de mars 2009 (que vous avez reçu sur vos chaises) : il est tout particulièrement éclairant à ce sujet.

De leur côté, les Eglises protestantes de France :

- Eglise réformée de France
- Eglise réformée d'Alsace et de Lorraine
- Eglise de la confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine
- Eglise évangélique luthérienne de France
- Union des Eglises réformées évangéliques indépendantes

pour des raisons d'efficacité budgétaire et d'efficacité sur le terrain, ont décidé de mutualiser leurs ressources : au lieu de multiplier par 5 les représentants et les moyens financiers à la Cevaa, ils ont décidé de s'unir au sein du DEFAP : à la Cevaa, on trouve donc les 35 églises dont je vous ai parlé il y a un instant, mais les 5 françaises sont présentes via le DEFAP.

Le DEFAP, c'est donc l'outil missionnaire des églises protestantes françaises. Le DEFAP agit au sein de la Cevaa, mais il agit aussi en dehors de la Cevaa.

Il se trouve que DEFAP = SMEP. Au 102 boulevard Arago, on trouve encore la plaque SMEP à l'entrée.

Alors vous l'aurez compris : le DEFAP, héritier de sociétés missionnaires du 19^e siècle, vit lui aussi dans son siècle, le 21^{ème}. Or les besoins et les attentes du 21^{ème} siècle ne sont pas du tout ceux du 19^{ème}. LE DEFAP se pose donc sans cesse la question de sa propre mission, de sa stratégie, de ses objectifs. A partir des années 1980 s'est posée la grande question de savoir si la mission consistait uniquement en l'envoi de pasteurs et de théologiens pour évangéliser, ou bien si la mission pouvait prendre d'autres formes. Dans les faits, elle a pris d'autres formes, notamment par l'envoi d'enseignants, d'agronomes, d'infirmières, de chercheurs. On est donc rentrés dans une dimension d'aide au développement, les églises locales étant très demandeuses de cette aide. Mais alors, le DEFAP, c'est la mission au sens évangélisation, ou bien de l'humanitaire au sens ONG ?

Je vous propose donc, en guise d'introduction, de vous faire vous-même votre propre idée de savoir si l'action du DEFAP est missionnaire, humanitaire, l'un ou l'autre ou bien les deux à la fois. Pour cela, nous allons projeter quelques photographies légendées illustrant les actions du DEFAP, et vous cocherez sur ce papier la réponse que vous considérez comme la plus adaptée.

Lecture Marc 6. 31-44 : Annie Tallec

Prédication de Christian Bonnet, SG du DEFAP, Forum DEFAP le 20 avril 2008

Humanitaire ou missionnaire ? Pour que vous puissiez comprendre les enjeux qui se cachent derrière cette question, il vaut la peine de donner quelques mots d'explication.

Certains protestants en France semblent nostalgiques de la mission du 19^e siècle. Dans l'image d'Epinal qu'ils ont en tête, les missionnaires partent sans espoir de retour, pour vivre au contact des populations lointaines. Ils viennent leur annoncer l'Evangile de Jésus-Christ, en les amenant à renoncer à leurs anciennes croyances. Ils en font ensuite de bons chrétiens par le baptême et ils créent ainsi de nouvelles Eglises. Ils ont la délicatesse de mourir sur place, ainsi il n'est pas nécessaire de

payer leur retraite et on peut les célébrer comme des héros de la foi. Aujourd'hui, ces protestants constatent que le Défac envoie quelques pasteurs, mais surtout des enseignants, des infirmières, des agents de développement. Alors ils demandent : est-ce que vous êtes encore missionnaires ?

Cette question révèle l'existence au sein de notre protestantisme de deux tendances bien marquées. Une tendance que j'appellerai « mystique », considère que le monde où nous vivons est perdu irrémédiablement. Le salut consiste à sortir de ce monde, car la vraie patrie du croyant n'est pas ici mais au ciel. On va rechercher d'abord le pardon de ses péchés, la communion avec Dieu et la vie éternelle, sans trop s'occuper de son prochain.

L'autre tendance, on pourrait l'appeler « prophétique ». Elle pousse le croyant à s'engager dans la société pour dénoncer les idéologies, les pouvoirs ou les pratiques qui asservissent la personne humaine. Il s'agit, au nom de l'amour de Dieu pour toutes ses créatures, de promouvoir la justice et l'égalité et de combler la fracture sociale entre les riches et les pauvres.

Dans quelle tendance vous reconnaissez-vous plutôt ? Mystique ou prophétique ? Le théologien allemand Dietrich Bonhoeffer considérait que chacune de ces deux tendances est dangereuse pour l'authenticité de la foi. Une Eglise qui se met à rechercher uniquement la justice sociale, court le danger de se séculariser et d'avoir au bout du compte un discours pas très différent de celui de n'importe quel syndicat ou organisation politique. Une Eglise qui se contente de sauver les âmes, sans se préoccuper des conditions matérielles dans lesquelles vivent les gens, est infidèle à l'Evangile tel que Jésus est venu le proclamer, puisque lui a pris en compte l'ensemble des besoins de la personne humaine et pas seulement la nécessité d'être pardonnés.

C'est précisément pour prendre modèle sur Jésus que je vous propose de nous pencher sur cet épisode du grand repas improvisé dans le chapitre 6 de l'évangile de Marc. Quelle est la 'tendance' de Jésus dans ce récit : est-il plutôt prophétique ou plutôt mystique ? C'est ce que nous allons essayer de découvrir. Nous en ferons d'abord une lecture humanitaire, puis une lecture missionnaire et enfin nous verrons comment avancer vers un témoignage chrétien plus authentique.

1- Lecture humanitaire du récit des pains partagés

Des gens sont venus de loin pour rencontrer Jésus. Ils ont passé une partie de la journée à écouter son enseignement. En fin d'après-midi, les disciples viennent rappeler Jésus que l'heure avance et qu'il ne vaut mieux pas se laisser coincer par la nuit avec tous ces gens sur les bras.

« Donnez-leur vous-mêmes à manger ! » Comment faut-il comprendre la réponse de Jésus ?

- comme un signe d'agacement : ne m'embêtez pas avec ces questions matérielles qui sont de votre responsabilité et non de la mienne !
- ou comme un ordre positif : vous avez la capacité de faire un geste qui permettra que cette foule soit nourrie.

Je penche plutôt pour la seconde solution. Le lieu où se trouve est désert. Cette foule vient de passer une journée à écouter le prophète de Galilée leur parler du Règne de Dieu. Beaucoup d'éléments symboliques sont réunis pour que Jésus ait conscience de vivre un temps fort. Comme lorsque le peuple des Hébreux était dans le désert et que Dieu lui envoyait chaque matin la manne comme nourriture. Ou comme au retour de l'exil, lorsque les captifs libérés traversaient le désert pour rejoindre Jérusalem. Dieu les accompagnait, il transformait leur cœur et ils arrivaient à Jérusalem bien déterminés à vivre avec Dieu une relation nouvelle. Le désert, pour les Juifs à l'époque de Jésus représente une certaine forme de pureté, un retour aux sources de la foi.

Mais les disciples semblent assez peu sensibles à la dimension spirituelle de la situation. Ils se montrent beaucoup plus matérialistes et ramènent tout à l'économie de marché et à l'argent. Ils suggèrent que le foule aille acheter de quoi manger et mettent en avant le fait que, de toute façon, ils n'ont pas assez d'argent pour nourrir toute cette foule.

Elle est assez habituelle, dans l'évangile de Marc, cette façon de montrer que les disciples de Jésus ne comprennent pas grand chose à ce qui est en train de se jouer. Plusieurs fois, Marc nous les décrit en train de passer à côté du sens des miracles ou des paraboles, en train de se disputer pour savoir qui est le plus important, en train de se montrer radins comme ici, ou de refuser que Jésus aille à Jérusalem pour y être arrêté, ou même de le renier, comme Pierre. Bref, le propos de Marc est tellement systématique, qu'on se demande si, à travers la figure des disciples, ce n'est pas l'Eglise qu'il est en train de viser. Cette Eglise qui se retrouve souvent dans la même situation d'incrédulité, d'incompréhension et de manque de foi. Lorsque Jésus répond aux disciples « Donnez-leur vous-mêmes à manger ! » c'est donc à nous, son Eglise, qu'il le dit. C'est à nous qu'il délègue cette responsabilité de faire quelque chose pour que les gens ne souffrent pas de la faim. C'est à nous qu'il commande d'apporter ce que nous avons et de commencer à le partager.

Quel titre donneriez-vous à ce récit de l'évangile ? Le grand festin ? Les pains partagés ? La multiplication des pains ? Selon le titre que vous donnez, vous choisissez aussi une certaine lecture du signe que Jésus donne ce jour là. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ce récit de l'évangile ne nous dit rien sur comment Jésus s'y est pris pour permettre que 5000 hommes, sans compter les femmes et les enfants, puissent manger à leur faim, dans un lieu désert, au point qu'il y avait même des restes. L'évangile nous fait un raccourci saisissant entre le avant : 5 pains et 2 poissons que l'on partage et le après : 12 corbeilles pleines des morceaux qui restent. Entre les deux ? mystère.

Si vous êtes plutôt tendance prophétique, vous direz : entraînés par l'exemple des disciples qui ont offert ce qu'ils avaient dans leur musette, les gens se sont mis aussi à ouvrir leurs paniers et à partager avec leurs voisins. Au final, il y avait même de trop.

Si vous êtes plutôt mystique, vous direz que grâce à ses pouvoirs de Fils de Dieu, Jésus a multiplié cette nourriture, un peu comme Elie chez la veuve de Sarepta qui a vécu pendant 3 ans sur le même pot de farine et la même cruche d'huile et le niveau ne baissait pas.

Quelque soit votre explication, rien ne serait arrivé si les disciples de Jésus n'avaient pas accepté de donner leurs 5 pains et leurs 2 poissons. En acceptant de les partager, non seulement ils ont eux-aussi été rassasiés, mais ils ont permis à une foule de plus de 10. 000 personnes de manger à leur faim. S'il y a un miracle dans ce récit, il est plutôt dans le résultat final et non dans la manière dont ce résultat a été obtenu.

Les événements de ces dernières semaines, avec les manifestations qui se sont multipliées à travers le monde pour protester contre l'augmentation du prix des denrées alimentaires de base vient jeter un éclairage particulier sur notre récit. Cette crise frappe d'abord les plus pauvres qui dans la plupart des pays du tiers-monde consacrent déjà plus de 80 % de leurs revenus aux dépenses alimentaires.

Comment vont-ils faire avec des prix qui ont doublé en quelques semaines ?

« Donnez-leur vous-mêmes à manger ! » Les spécialistes de l'alimentation nous disent que la terre produit largement de quoi nourrir tous ses habitants. Le problème est que cette ressource alimentaire n'est pas équitablement répartie entre les pays et surtout que les pays du Nord ont une alimentation qui consomme les $\frac{3}{4}$ des protéines végétales produites dans le monde. Il suffirait que nous changions nos

habitudes alimentaires et que nous apprenions à partager et le tour serait joué. Mais qui amènera ses pains et ses poissons pour les partager ? Qui amorcera ce cercle vertueux et fera reculer le spectre de la faim ? Jésus nous a montré que c'est possible et que ça marche. Il s'inscrit dans la droite ligne du prophète Esaïe qui promettait que « Le Seigneur sera toujours ton guide ; même en plein désert, il te rassasiera et te rendra des forces. »

2- Lecture missionnaire du récit des pains partagés.

Je viens de faire allusion à Esaïe. Le désert est un lieu chargé de symbole pour les prophètes. C'est là que Dieu prépare un peuple nouveau. C'est là qu'il leur révèle son messie, son envoyé. Or lorsque Jésus débarque dans ce lieu désert, la foule qui l'a précédé lui apparaît « comme un troupeau sans berger », c'est à dire un peuple en grande détresse spirituelle qui a besoin d'y voir clair sur lui-même et de trouver un sens à sa vie. En nourrissant ce peuple affamé de parole autant que de pain, Jésus montre que l'amour de Dieu n'a pas faibli et qu'il est toujours autant désireux de se révéler à son peuple.

Pour vous faire sentir la portée spirituelle et missionnaire de cet épisode je souligne deux aspects en filigrane dans le texte.

Lorsque les disciples amènent à Jésus leur peu de nourriture : Jésus prend le pain, il lève les yeux vers le ciel, il remercie Dieu, il partage le pain et le donne à ses disciples. Ca ne vous rappelle rien cet enchaînement de gestes ? Eh oui, de façon tout à fait intentionnelle, Marc reprend exactement les mêmes mots que ceux qu'il utilise pour décrire le dernier repas que Jésus a pris avec ses disciples, la veille de sa mort. Ce repas où il a partagé le pain entre tous et où il a dit « faites ceci en mémoire de moi ». Partager le pain de la Sainte Cène, comme partager son pain avec celui qui a faim, c'est une même manière de faire mémoire du Christ et de vivre la communion avec Dieu. Pas de différence entre un repas sacré que serait la Ste Cène et un repas profane que serait une distribution de bols de riz dans un camp de réfugié. Dans les deux cas, ces gestes montrent quelque chose de Dieu.

L'autre aspect, c'est la prière. Tout de suite après le récit du grand repas, au v. 45, voici ce que dit le texte : Aussitôt après, Jésus fait monter ses disciples dans la barque pour qu'ils passent avant lui de l'autre côté du lac, pendant que lui-même renvoie la foule. Après l'avoir congédiée, il va sur une colline pour prier.

Et après le dernier repas avec les disciples, vous vous souvenez de ce que fait Jésus ? Même chose. Ils arrivent ensuite à un endroit appelé Gethsémané et Jésus dit à ses disciples : Asseyez-vous ici pendant que je vais prier.

Ainsi dans les deux repas, Jésus prie avant de partager le pain et stôt le repas terminé, il se retire pour prier. La prière encadre complètement ce geste du partage du pain. Elle permet de prendre conscience qu'en partageant le pain c'est bien plus que les corps que Jésus veut nourrir. D'ailleurs, dans l'évangile de Jean, Jésus saisit l'occasion de ce repas avec la foule pour se présenter lui-même comme le pain vivant descendu du ciel. Nous sommes là en présence d'un geste qui a valeur de communion. Il ne faut donc pas le dévaloriser. Nous pourrions donc dire à la suite de Jésus : pas d'action humanitaire qui ne soit pas portée par la prière. Pourquoi est-ce si important ? Car toute action au service des autres comporte deux dangers :

- le danger de croire que nous y arrivons avec nos propres forces, or cela nous est donné par Dieu
- le danger de rechercher notre propre gloire ou une bonne image dans les médias

Pourquoi croyez-vous que Jésus demandait aux gens de ne dire à personne les miracles dont ils avaient été témoins, ou pourquoi filait-il en douce aussitôt qu'il le pouvait ? Lui aussi courrait ce danger. L'évangile de Jean nous le précise : aussitôt après le repas, la foule le poursuit pour faire de lui un roi. Jésus n'a jamais voulu être connu comme un faiseur de miracles. Il n'a jamais cherché la gloire ni voulu créer une relation de dépendance. Tous ceux qu'il guérissait, il leur demandait de rentrer

chez eux et de témoigner de leur foi. Notre mission chrétienne, si nous prenons modèle sur Jésus, nous devons donc la développer sur le mode de la discrétion. Un peu comme nos amis de la Mission Protestante Franco-Suisse au Tchad. Il a fallu que le gouvernement tchadien leur confie les 103 enfants de l'Arche de Zoé, pour qu'on découvre qu'ils étaient là, silencieusement, depuis plus de 50 ans, à s'occuper des enfants orphelins de la région d'Abéché. « Veillez et priez, pour ne pas tomber en tentation. » C'est le conseil que nous devons entendre de la part de Jésus pour toute entreprise missionnaire.

3- Quelles conséquences pour notre témoignage chrétien ?

Vous avez pu vérifier dans ce récit que Jésus ne faisait pas de distinction entre humanitaire et missionnaire. Pour lui, le salut est global : il concerne tous les aspects de la personne humaine. La relation de l'homme à Dieu, sa psychologie profonde, ses relations avec les autres, sa santé, les besoins de son corps. Pourquoi un de ces aspects devrait-il rester en dehors du champ d'intervention de Dieu ? Il est donc logique que dans notre témoignage chrétien, nous prenions en compte un salut global, intégral, dépassant le dualisme stérile que j'évoquais en commençant ce message.

Jamais auparavant dans l'histoire, la détresse sociale des gens n'a été aussi grande qu'en ce début du 21^e siècle. La pauvreté, la misère, la maladie, la criminalité et le chaos social ont pris des proportions jamais vues. Auparavant les groupes humains étaient liés par un minimum de cohésion sociale et de solidarité. Aujourd'hui ces valeurs se perdent, renvoyant chacun à lui même. Quand on voit dans de nombreux pays du monde des parents abandonner leurs enfants aux dangers de la rue car ils n'ont pas les moyens de s'en occuper, on se dit que le monde marche sur la tête ! Les marginalisés n'ont plus de participation à la vie de la société, les relations humaines de désintègrent et sont régies par la seule loi du plus fort.

Introduire du changement dans ces relations mortifères, en tant que chrétiens, c'est apporter le salut. C'est bien parce que notre préoccupation première est le salut donné par Dieu que nous ne pouvons pas nous considérer comme les jouets d'un destin sur lequel nous n'aurions aucune prise. Le Christ est ressuscité des morts ! Par sa mort il a vaincu la mort. A tous ceux qui vivent comme dans un tombeau, il veut rendre la vie.

Alors donnez-leur vous mêmes à manger. Et en même temps ne vous imaginez pas que le salut du monde est entre vos mains. Ou qu'il viendra au terme d'un progrès naturel de l'humanité. L'histoire est là pour nous montrer que ce sont des chimères. Les forces du mal ont la vie dure et ont tôt fait de reprendre le dessus. Le salut, c'est Dieu qui le donne. N'ayons pas la prétention de croire que les projets que nous mettons en place sont un avant goût du règne de Dieu. Au mieux, nous sommes seulement en train d'en montrer la direction. C'est pourquoi, nous tenons également au caractère transcendant du salut. Nous devons continuer à appeler les gens à la foi en Dieu par le Christ. Le salut ne vient que dans une rencontre et un engagement avec le Christ.

Nous croyons qu'un jour Dieu essuiera toutes larmes. Ne nous résignons pas aux larmes de ceux qui souffrent et qui sont opprimés aujourd'hui. Nous croyons qu'un jour, Dieu guérira toutes nos maladies. Faisons avancer aujourd'hui la lutte contre les maladies qui frappent les individus ou les sociétés. Nous croyons qu'un jour l'ennemi de Dieu et des hommes sera définitivement vaincu. Opposons-nous dès aujourd'hui aux dégâts qu'il commet dans les familles et dans les sociétés. Pour nous le salut n'est pas au conditionnel, il est à l'impératif.

Ce qui me réjouit, c'est que les chrétiens qui se sont divisés dans le passé, commencent à en prendre conscience. Voici un extrait de la déclaration de l'Alliance évangélique à Wheaton en 83 : Le mal n'habite pas seulement le cœur humain, mais

aussi les structures sociales. La mission de l'Eglise inclut à la fois la proclamation de l'Evangile et sa mise en pratique. Nous devons donc évangéliser, répondre aux besoins humains immédiats et soutenir les transformations sociales.

La même année, le Conseil Œcuménique des Eglises déclarait : Si la participation des chrétiens aux luttes pour la justice ne renvoie pas aux promesses du Royaume, elle ne présente qu'une caricature de la justice.

Tous ont fini par réaliser, que pour Jésus, le matériel et le spirituel ne faisaient qu'un. Que la mystique n'a de valeur que si elle donne du poids à un engagement prophétique. Que l'humanitaire ne trouve son sens que dans le projet de Dieu de se réconcilier avec chacun de ses enfants.

Il était temps ...